

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot

A l'Hôtel du « Figaro »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 75	37 50	75 »
Union postale	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Pour les Ouvrières

I

« C'est dur de mourir quand on est jeune ; mais tout de même, comme c'est dur de vivre ! » M. Charles Poisson cite, dans son beau livre sur le *Salut des femmes*, cette plainte déchirante d'une ouvrière à l'agonie. Elle éclaira, d'un jour douloureux, dans sa cruelle résignation, l'histoire, toujours actuelle et toujours poignante, de celles qui travaillent à domicile.

Sous ce titre, mon éminent confrère et ami le comte d'Haussonville vient, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, fortement documenté comme tous ceux qu'il écrit, de la rappeler à l'attention du monde intellectuel.

Il faut l'en remercier : car il est temps que, dans tous les milieux, un grand mouvement d'opinion réponde, enfin, par des résolutions pratiques à la clameur qui monte de cette foule misérable.

Tout a été dit, tout a été écrit. Les livres abondent ; je ne puis même pas songer à les énumérer. Je n'en nommerai qu'un, parce qu'il a la gravité du document officiel, et qu'ainsi il échappe à l'accusation de sentimentalité, qui est, trop souvent, la réplique de l'économie politique aux émotions soulevées par les souffrances sociales. C'est l'enquête de l'Office du travail sur le *Travail à domicile dans l'industrie de la lingerie*. M. le comte d'Haussonville en a donné une analyse, que j'ai trouvée, je l'avoue, quelque peu optimiste. Il ne croit pas à l'exploitation des ouvrières par les entrepreneurs et il cite le mot de M. Cottet : « Ce qui caractérise le *sweating-system*, c'est qu'il n'existe pas. »

Que les entrepreneurs ne soient pas toutes des exploiteurs volontaires, qu'ils soient conduits nécessairement par la nécessité de vivre elles-mêmes, d'une vie souvent dure et pénible, à payer des salaires de famine, je n'en doute pas : l'enquête en montre, en effet, beaucoup d'exemples, et j'ai relevé le mot d'un haut fonctionnaire du ministère du travail qui dit : « La petite entrepreneuse meurt de faim. » Je veux que ce soit le plus grand nombre, et je n'ai l'intention de rien dire ici qui paraisse une excitation contre elles. Mais qu'il y ait des salaires de famine n'en subsistent pas moins, et avec eux l'affreuse misère, la maladie et la mort. Voilà le fait. C'est l'éternelle histoire des abus de la concurrence.

M. le pasteur Wilfrid Monod disait, dans une conférence à l'Université populaire de Rouen sur la confection à domicile : « Je ne cherche pas un thème à déclamations, je ne viens pas pousser les confectionneuses à la grève, ni clouer au pilori les patrons : j'apporte avant tout des documents. »

J'écris dans les mêmes sentiments, que ce soit l'effet d'un système barbare ou des inevitables conditions du travail, peu importe. Je constate une situation que nul ne peut nier, voilà tout, et cela suffit.

Sur 217 ouvrières de la lingerie qui ont répondu à l'enquête, 60/0 gagnent moins de 15 centimes par heure, 45/0 moins de 25 centimes ; si elles travaillent dix heures, c'est un salaire de 30 sous par jour pour les unes, de 50 pour les autres.

Avec cela, il faut vivre, et vivre, cela veut dire non pas seulement manger, se loger, se chauffer, s'éclairer et se vêtir, mais payer les instruments du travail, le fil, les aiguilles, la location ou même l'achat de la machine à coudre.

Mme L... âgée de vingt-huit ans, veuve, fait des cache-corsets ; elle a dû acheter une machine qu'elle paye 12 francs par mois. Elle gagne un peu moins de 10 centimes l'heure, 30 francs par mois, en comptant ceux de trente et un jours, et déduction faite de la dépense en fil et en aiguilles. Sur ses 30 francs par mois, elle en prélève 12 pour la machine ; il lui en reste 18 ! J'ai ouvert le volume de l'enquête au hasard, et celle-là, sur laquelle je suis tombée, n'est pas une misérable : elle est veuve d'un gardien de la paix et touche 300 francs de pension.

C'est pourquoi elle vit. Mais les autres, ses pareilles, qui n'ont pas de pension, savez-vous ce qu'elle en dit ? Elle va renoncer au travail à domicile, « car une honnête femme ne peut pas parvenir à en vivre ».

J'ai parlé de celles qui travaillent dix heures. C'est bien loin d'être la règle générale. Mme F... travaille dix-sept heures par jour, pour 1 fr. 75, ce qui fait ressortir l'heure à 10 centimes environ ; elle se lève à quatre heures, elle se couche à onze, parce qu'il faut faire le ménage ; elle travaille le dimanche. Déduction faite des frais de fil, aiguilles, machine, éclairage, son gain annuel est de 508 francs, soit un peu moins de 1 fr. 40 par jour, et elle a une fille ! Le budget de la nourriture est de 95 centimes par jour pour les deux, avec de la viande de cheval, à 50 centimes, tous les deux jours. D'ailleurs, lit-on dans l'enquête, la mère et la fille sont « petites mangeuses » !

Notez qu'il ne s'agit pas du tout, pour ces malheureuses, d'un salaire d'appoint. C'est le grand argument par lequel aiment à se rassurer ceux qui croient exagéré le tableau de leur misère. On dit : « Mais ce travail si peu rétribué n'est pour la femme qu'un petit bénéfice qui s'ajoute à son gain principal, ou à celui du mari. »

D'abord, l'exemple de la veuve du gardien de la paix montre déjà combien ce salaire d'appoint est insuffisant pour assurer la vie. Puis, c'est une exception. M. l'abbé Mény, dont tous ceux qui ont

quelque pratique du sujet connaissent les consciencieux travaux, a constaté que 60/0 des travailleuses à domicile n'ont pas d'autre ressource.

Voilà la vérité ! Il faut la regarder en face, sans s'abriter les yeux derrière un écran imaginaire. Le travail à domicile, suivant le mot de mon jeune et éloquent ami Henri Bazire, est un « mangeur de vie ».

J'ai parlé du salaire, de la nourriture ; je n'ai rien dit du logement. Ouvrez l'enquête : Mme T... occupe, dans une vieille maison ouvrière, au fond d'une cour étroite, un rez-de-chaussée sombre, froid, humide, composé de deux pièces : « On se croirait au fond d'une cave. » Le volume est plein de ces descriptions lamentables.

Quand on lit ces choses, le cœur serré, quand surtout on entend parler celles qui souffrent, il y a un cri qui vient naturellement aux lèvres : « A qui la faute ? » Le Musée social a publié, il y a un an, un très intéressant mémoire de M. L. Delpon de Vissec où la question est étudiée avec beaucoup de soin. L'auteur a interrogé des directeurs et des employés de grands magasins, des entrepreneurs et des ouvrières.

Il est arrivé à cette conclusion : « A tous les étages de l'édifice, règne l'irresponsabilité. L'ouvrière accuse l'entrepreneur, qui rejette la faute sur le grand magasin, et celui-ci se décharge sur le public. »

Le public ! il se peut, en effet, qu'il soit le grand coupable. J'aime mieux, en tout cas, m'en prendre à lui, pour qu'on ne m'accuse pas d'exciter les mauvaises passions : le public, c'est moi, c'est vous, c'est tout le monde. On ne me reprochera pas de pousser à la haine de tout le monde.

Un employé a dit à M. Delpon de Vissec : « Il faut vendre bon marché. Le grand magasin doit mettre à la portée de tous ce qui était un luxe réservé à la clientèle riche. Le secret des commerçants est donc de se dépasser sans cesse dans la modicité des prix de vente. Comme le bénéfice doit rester intangible, c'est sur le prix de revient qu'il faut se rabattre. » L'acheteur est le grand entraîneur à la réduction des prix », me disait-il, n'y a pas longtemps, un grand commerçant, et il faut convenir que l'entraînement est réussi.

Chacun connaît les merveilles des expositions de blanc, les chemises en shirting renforcé, devant toile à plis variés, col anglais, mignon, à 2 fr. 45, les chemises zéphir, couleur, devant plis simples, à 1 fr. 90. La clientèle se précipite. Sait-elle que le cent de plis rayés est payé deux sous, le cent de plis creux six à sept ?

Non, elle ne le sait pas ; elle n'y pense pas. Faisons nous l'examen de conscience. Quel d'entre nous, lorsqu'il est tenté par un article bon marché, se demande comment il a été fabriqué, ce qu'a gagné l'ouvrière qui a cousu cette chemise, si elle meurt de faim ou de tuberculose ?

Je le dirai ! Je crois que si on y pensait cela n'empêcherait rien. L'injustice est habile à prendre tous les visages : elle s'abrite derrière l'économie, elle se cache même derrière la charité. Une ouvrière m'a raconté, hier, la petite histoire que voici : « J'ai une cliente, très bonne, qui me fait faire des trousseaux de lingerie : elle vient de m'avertir que les chemises me seront payées 75 centimes de moins pour la même façon ; toute émue, car je n'aurai plus de bénéfice, je lui ai demandé pourquoi : elle m'a répondu que le denier du culte, le soutien des écoles libres, les autres œuvres lui coûtaient très cher et qu'elle n'avait plus le moyen de faire autrement. »

Je n'accuse pas l'excellente et charitable dame ; et, cependant, comment répondre à mon ouvrière quand elle me dit pour conclure, posant ainsi, sans le savoir, un grand problème social : « La justice ne doit-elle pas passer avant l'aumône ? »

Elle doit au moins passer avant le caprice et l'intérêt. Mais qui imposera la justice ?

C'est toute la question : j'essayerai d'y répondre dans un second article.

A de Mun,

de l'Académie française.

LA VIE DE PARIS

A propos des costumes

de « la Furie »

A la vraie répétition des couturières — je ne parle pas de celle d'hier où se trouvait un millier de personnes qui avaient beaucoup plus l'air de clientes de la rue de la Paix que de celles qui les habillent, — je me trouvais un instant mêlé au groupe de membres archéologues de l'Institut venus pour étudier la reconstruction architecturale et « costumologique » de la Crète préhistorique. Ces messieurs, dont MM. George Perrot et Babelon, après avoir admiré les décors colossaux d'une si riche et si heureuse architecture, complimentaient fort M. Chénieux, l'habile et érudit dessinateur-couturier de la Comédie-Française, de ses heureuses trouvailles. Et, en effet, rien de plus joli et de plus nouveau que l'harmonie des couleurs et des formes que M. Chénieux a su grouper là.

Mais comme quelqu'un s'extasiait particulièrement sur les robes véritablement merveilleuses de Mlle Roch, idéale et douloureuse Mégara, frémissante d'amour et si humaine, M. Chénieux dit modestement :

— Oui, elles sont très belles, mais... je n'en suis pas l'auteur... Si vous voulez la connaître, elle est là...

Et il désignait une jeune dame drapée de noir, assise à l'orchestre.

— Je vais, d'ailleurs, la féliciter moi-même, ajouta le maître dessinateur.

Je le suivis. Et je reconnus la célèbre Parisienne, gracieuse, fine et élégante comme un bibelot de saxe, et qui personnellement, en France, ainsi qu'à l'étranger, le génie parisien de nos modes féminines.

Je trouvais si curieuse et si originale cette rencontre de la créatrice ultra-moderne des modes changeantes de notre temps et de la « couturière » de cette Mégara de la préhistoire, que je ne pus m'empêcher de lui demander à demi sèchement :

— Vous avez donc fait de l'archéologie ?

Elle se mit à rire et m'expliqua :

— Au contraire, ce sont ces dames thébaines d'il y a six mille ans, qui ont deviné, prévu, tout ce que les couturières du moyen âge, de la Renaissance, du dix-septième et du dix-huitième siècle inventeraient pour les femmes de notre temps.

« C'est vrai, reprit-elle plus sérieusement. Quand M. Jules Bois m'a dit qu'il ne fallait pas se *Furie* rien de grec, ni d'égyptien, ni d'indien, ni d'égyptien, ni d'aucun style, je lui demandai pourtant quelques indications ; il m'apporta alors le livre de Mosso où sont reproduits les dessins des fresques, des statues, des bas-reliefs de Chiosse et de Phostos ; j'avais peine à en croire mes yeux. Les femmes crétoises avaient la taille serrée à la taille comme par nos corsets modernes, elles portaient des robes à volants comme, en 1865, j'y découvris le petit chapeau de chaise Louis XV, les corsages qui rejettent les seins dehors comme au dix-huitième siècle, je vis des jupes « cloche » et des tournures ! En même temps, des dessins arabes, des lotus égyptiens, des hennins moyen âge, toute l'histoire du costume de la femme se trouvait exhumée par les fouilles crétoises. Alors, je n'hésitai plus. Car, si je n'aime pas beaucoup les copies textuelles des styles historiques comme on en exige souvent dans les drames des époques connues, je suis ravie lorsqu'une occasion se présente d'inventer et d'imaginer librement. »

Or tout, ici, m'était permis, puisque toutes les modes connues s'étaient portées en Crète, il y a six mille ans ! Il ne restait qu'à se référer aux tons conservés des fresques, et à interpréter les dessins retrouvés. C'est ce que nous fîmes rue de la Paix. Je fis venir des peintres qui me colorisèrent mes laines et mes mousselines en bleu intense, en violet, en rouge-brûlé ; je fis découper des ornements de bois et de métal que je fis teindre en bleu-turquoise, en topaze, en or ; je choisis des perles et des tissus d'or assortis, et c'est ainsi, avec ces bribes éparses, que j'ai pu vous montrer aujourd'hui de vraies robes de Chiosse composées rue de la Paix pour la pathétique Mlle Roch, six mille ans après que la belle reine Mégara les a portées elle-même, vous pouvez en être à peu près sûre...

Quelqu'un demanda à Mme Paquin (tant pis ! je l'ai nommée !) si ces reconstitutions avaient une influence quelconque sur la mode ?

— Non, fit-elle, car les formes ressuscitées là ne sont point nouvelles, puisque, je vous le disais tout à l'heure, elles résument tout ce que nous connaissons de l'histoire de la toilette féminine à travers les siècles. Mais si, au point de vue des formes, nous n'apprenons rien là, au point de vue des couleurs et des dessins il y aura des choses à retenir.

— M'autorisez-vous, fis-je, à répéter ce que vous venez de dire devant moi ?

— Pourquoi voulez-vous que le public s'intéresse à ces détails ? répondit-elle sur un ton de réelle sincérité. J'ai eu un plaisir infini à composer ces trois toilettes préhistoriques, et cela sur un air de récompense. Mais mon plaisir a été aussi grand à créer, l'autre semaine, les toilettes de Juliette Clarendon qui fait applaudir tous les soirs la jolie pièce de Romain Rolland au théâtre des Bouffes. Car vous n'ignorez pas, monsieur, que toute la joie des couturières c'est de créer sans cesse du nouveau...

C'est égal, collaborer à six mille ans d'histoire en moins d'un mois, voilà plus qu'il n'en faut, madame, pour passer à la postérité !

André Nède.

Échos

La Température

Le ciel est couvert et l'atmosphère brumeuse ; il a brumé même un peu, mais la température s'est adoucie et le thermomètre, à 1^{re} au-dessus de zéro, à sept heures du matin, indiquait 5° à cinq heures du soir. La pression barométrique, en baisse lente, accusait à midi, 758^{mm}. Une aère de fortes pressions persiste sur l'ouest de l'Europe (Valencia 775^{mm}).

Des neiges et des pluies sont tombées sur le nord de l'Europe ; en France, le temps est resté généralement beau, quant à la mer, elle est belle ou peu agitée.

La température a monté sur nos régions du Nord et de l'Ouest.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 1° à Rochefort et à Lorient, 2° à l'île d'Aix, 3° à Dunkerque, 4° à Boulogne, 5° à Brest, 6° à Cherbourg, 7° à Orléans, 8° à Ouessant, 9° à Alger.

Au-dessus de zéro : 0° à Biarritz, 1° au Mans et à Nantes, 2° à Caen et à Marseille, 3° à Bordeaux, 4° à Limoges, 5° à Toulouse, 6° à Lyon, 8° à Gap, 10° à Clermont, 11° au pic du Midi.

En France, un temps nuageux et frais est probable avec quelques chutes de pluie et de neige dans le Nord et l'Est.

(La température du 15 février 1908 était, à Paris : 3° au-dessus de zéro le matin et 9° au-dessus l'après-midi ; baromètre : 771^{mm} ; pluie et brouillard.)

Monte-Carlo. — Température : à dix heures du matin, 17° ; à midi, 20° ; temps rayonnant.

Nice. — Température : à midi, 17° ; à trois heures, 17°.

Du New York Herald :

A Londres : Temps nuageux. Température

maxima, 7° ; minima, 4°. Vent nord-ouest, faible. Baromètre : 767^{mm}.
A Berlin : Temps pluvieux. Température (à midi) : — 4°.

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Figaro :

Prix de Saintenay : Eléona ; Ecurie Bally.
Prix d'Adamville : Donna Mobile ; Le Belvédère.

Prix de Fontenay : Patachon ; Schaffhouse.
Prix de Chennevière : Premier Pas II ; Jungfrau.

Prix des Primevères : Fred Leyburn ; Elisabeth.

Prix de Nogent : Kella ; Odette IV.

A Travers Paris

Le Président de la République, dont l'Académie française avait sollicité l'audience, pour lui présenter, selon l'usage, les nouveaux membres reçus de cette compagnie, a fait aviser hier le secrétaire de l'Institut qu'il accueillerait lundi prochain MM. Francis Charras et Henri Poincaré.

Ces derniers seront accompagnés de MM. Henry Houssaye et Frédéric Masson, ainsi que du secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Thureau-Dangin. Au cours de l'entrevue, les discours prononcés sous la coupole les 7 et 28 janvier seront offerts au chef de l'Etat, dans le format et la reliure dorée, dont la tradition s'est perpétuée sans aucun changement depuis Richelieu.

M. Jean Richepin sera présenté ultérieurement à M. Fallières.

Le Président de la République et Mme Fallières offriront de jeudi en huit, 25 février, un dîner en l'honneur de M. et de Mme Émile Loubet.

Le roi de Siam, Choulalongkorn, ayant accompli sa quarantième année de règne, a voulu conserver un petit souvenir matériel de cette longévité souveraine.

Il avait, dans ce but, commandé, on le sait, à la Monnaie de Paris, une médaille commémorative. Cette médaille, qui vient d'être frappée, est un hommage à son amitié, à plusieurs fonctionnaires, est d'un aspect fort original.

Elle est formée en réalité de deux plaquettes ovales accolées, et que réunissent trois anneaux soudés en triangle. On voit sur l'une des faces l'éléphant tricolore de Siam ; sur l'autre, les armes du souverain. L'exergue, en langue siamoise, indique la longue durée du règne de Choulalongkorn.

Le bijou est fort joli, et son caractère exotique lui donne un cachet d'art très particulier.

INSTANTANÉ

HUSSEIN HILMI-PACHA

Le nouveau grand vizir, ou mieux Vézir, a beaucoup grisonné depuis cinq ans qu'il remplissait le rôle laborieux d'inspecteur général en Macédoine.

Cinquante-sept à cinquante-huit ans. Lunettes d'or. Le Turc le plus interviewé des deux Turques au cours de ces cinq années.

Conciliera d'autant mieux les Jeunes-Turcs dont il est devenu l'ami, et le Sultan dont il fut toujours un conseiller sincère que le rôle lui est connu depuis la nuit historique du 23 juillet. Nul révolutionnaire, qui demeura pacifique grâce à la souplesse opportuniste de Hussein Hilmi.

Sut télégraphier de Salonique, où les officiers décidés à tout lui mettaient le couteau sur la gorge, au Sultan qui n'en pouvait croire ses appareils : « Cédex, sire ! » et mit en action, après d'autres, la formule fameuse : « Je suis leur chef, suivons-les ! »

Signe particulier : aime la France. Réve chaque année de venir à Paris, avec son fils, nous voir à l'œuvre, étudier nos institutions.

Les candélabres-mirlitons des Champs-Élysées, dont tous les amis de Paris ont déploré avec nous l'indélicatesse, vont être pourvus de lanternes vertes.

Ces lanternes vertes, plus discrètes, destinées à indiquer pendant la nuit les points d'arrêt des autobus, suffiront à remplir aussi pendant le jour le même but.

Le bariolage blanc des candélabres n'aura donc été que provisoire. Il est d'ores et déjà condamné. Mais souhaitons que le provisoire ne soit qu'éphémère et que les bonnes intentions de l'administration soient promptement suivies d'effet.

En France, les traditions gourmandes sont, heureusement, tenaces, et pendant le carnaval les grands dîners et les soupers fins sont plus que jamais en grande faveur.

C'est aussi l'époque des réunions familiales où l'on fait un peu de « cérémonie ». Mais, dîners de famille ou soupers fins, les gourmets se rappellent toujours qu'il ne saurait y avoir de repas exquis, au sens complet du mot, sans l'anisette superfine et l'anisette-extra-dry de Marie Brizard et Roger.

Un centenaire.

L'inspection des finances vient d'accomplir sa centième année d'existence. C'est une personne solide encore ; si solide qu'aujourd'hui même un banquet lui sera offert, sous la présidence de M. Caillaux.

L'inspection générale a été instituée — dans sa forme actuelle, du moins — en 1801, par un arrêté des consuls. En 1808, Mollin créait les arrondissements d'inspection qui fixaient le cadre de l'organisation d'aujourd'hui. Ces inspecteurs n'étaient attachés qu'au service du Trésor proprement dit. De 1810 à 1831, les diverses régies et administrations

financières venaient se rattacher à l'administration centrale, et les corps d'inspection chargés de les surveiller fusionnaient avec celui du Trésor.

A partir de ce moment, il n'y a plus qu'un corps unique d'inspecteurs, divisé en inspecteurs généraux (ils sont actuellement au nombre de 14) et en inspecteurs de première, deuxième, troisième et quatrième classes, qui composent un groupe d'une soixantaine de fonctionnaires.

Fonctionnaires émérites, et grâce à qui nos finances seraient dans le meilleur état du monde, s'il suffisait aux finances, pour être prospères, d'être inspectées avec soin...

UNE CRISE

Il paraît que nous avons une crise du français, j'ose dire qu'on a mis un peu de temps à s'en apercevoir. Enfin la nouvelle est officielle et il ne reste qu'à en tenir compte.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la façon dont on a découvert l'épidémie. Vous croyez peut-être que c'est en lisant certains romans ou certaines pièces du jour. Erreur ! C'est simplement en parcourant les narrations et dissertations de nos lycéens, qui, nous assure-t-on, donneraient des signes de faiblesse inquiétants.

Jadis quelques penseurs ou quelques reteneurs avaient raison de ce genre d'accès si connu dans les classes sous le nom de fièvre infantile. Mais il faut penser que cette fois le cas est plus grave puisque on a jugé bon de réunir un congrès pour combattre les ravages du mal. Cent professeurs sont donc occupés à dresser des statistiques et à chercher des remèdes.

Si finalement ils ne trouvaient pas, il n'y aurait pas à se désespérer. Par bonheur, la beauté et la prospérité de la langue française ne dépendent pas exclusivement de l'éducation scolaire. Jusque-là ce qui a créé nos chefs-d'œuvre, ce n'est pas la syntaxe, c'est le génie. Ce qui a façonné le style de nos grands écrivains, ce n'est pas le collège, c'est la vie. — Tircis.

Tout récemment un vol était commis dans un des plus beaux châteaux du centre de la France.

Un triple sautoir de perles, joyau héréditaire depuis plus d'un siècle, et représentant un capital d'un quart de million, avait été dérobé. Un domestique congédié était soupçonné d'être l'auteur du méfait.

De tous côtés arrivaient des condamnations à la chaîne qui supportaient ce désastre avec une résignation admirable de la part d'une femme privée de sa plus splendide parure.

Bienôt, cependant, le bijou fut retrouvé chez un reculeur et restitué à sa propriétaire.

Et, comme on s'étonnait de sa magnanimité : — « Je n'y ai, dit-elle, aucun mérite. Le sautoir est en sûreté dans un coffre-fort de ma banque, d'où il ne sort jamais ; celui qui m'avait été pris en est la copie exécutée par la Société Técla, rue de la Paix, tellement parfaite, vous le voyez, que personne ne s'en doutait, et le reculeur y a été pris lui-même. Il est assez puni par la perte de la grosse somme qu'il avait payée au voleur. »

Les encombrements de Paris.

Une promenade à travers Paris est devenue depuis quelque temps une véritable expédition : une multitude de chantiers naissent chaque jour sous les pas des Parisiens, cependant que d'autres semblent s'éterniser et se développer. Celui de la Maison Henri Petit mérite une mention spéciale, car il encombre à lui tout seul deux trottoirs, la maison occupant tout l'angle du boulevard Malesherbes et de la rue Boissy-d'Anglas ; on se croirait à la veille d'une ouverture d'exposition et les piétons qui ne voient que des palissades s'impatientent.

La Salle Charras a la primeur d'une nouveauté unique en son genre : « De Damas à Médine » par le chemin de fer du Hedjaz, rapportée par le célèbre explorateur Gervais-Courtellemont, qui est le seul Européen ayant pu, jusqu'ici, faire ce voyage en Terre sainte.

Les « Visions d'Orient », en couleurs, du même voyageur, comportent aussi quelques clichés faits à Médine. Et l'on peut dire, d'eux aussi, qu'ils sont uniques en leur genre. Exécutés par 48 degrés de chaleur, pour être amenés sur l'écran de la Salle Charras, ils ont résisté à des tribulations que tous les amateurs de photographie devineront. Le programme actuel se complète admirablement avec la *Tosca*, jouée par Le Bargy et Soré ; *L'amour d'Alsace*, scénario inédit de M. Hugues Delorme, etc., etc.

Publier dix interviews de l'empereur d'Allemagne, à l'heure même où vient d'être signé l'accord franco-allemand, c'est donner dans le plein de l'actualité. Les *Lectures pour Tous* nous offrent en outre une étude passionnante sur « l'affaire Lafarge » qui présente avec l'affaire Steinheil d'étranges analogies, une série de confidences des « Acteurs de salon » racontées par eux-mêmes à l'heure où vient de débiter Mlle Dietz-Monnin ; enfin dix articles d'information qui font de ce numéro de février la plus complète des revues de l'actualité.

Ce soir à 8 heures très précises, au Théâtre lyrique de la Galté : *Hernani* (Mlle Dubel, MM. Affre, Boulogne, Paty, etc.).

Le comité de la Société hippique, qui a commencé hier à élaborer, sous la présidence du baron du Teil, le programme des réunions du Concours de Paris, vient de classer, en supplément des récompenses formant l'ensemble des « prix internationaux », la Coupe de deux mille francs offerte par M. T. de Anchorena.

Cette Coupe est réservée au plus bel

attelage à quatre présenté par un « gentleman » dans le défilé des équipages de maîtres.

Le total des récompenses

réunions, dignes d'encouragement, patronnées d'ailleurs par des dames de la meilleure société.

Un autre club, masculin celui-ci, tient une grande place dans la vie florissante. C'est le «*Leonard de Vinci*», ou comme on l'appelle couramment, «*le Leonardo*», rendez-vous des artistes et des écrivains, des professeurs et des fonctionnaires amis des lettres. Le président, M. Guido Biagi, directeur de la fameuse bibliothèque «*Laurenziana*», est un vieil ami de la France, un publiciste assez connu chez nous par sa collaboration avec M. Frédéric Masson. A «*le Leonardo*» il n'est point rare de rencontrer le respectable M. Pio Rajna, le chercheur érudit des *«Sources du Roland furieux»* (naguère élu correspondant de notre Académie des inscriptions et belles-lettres), à côté de M. Ugo Ojetti, le journaliste infatigable, si instruit de notre littérature contemporaine; on y voit également le député Rosadi, l'auteur d'une étude juridique fort originale sur le *«Procès de Jésus-Christ»*; le peintre Victor Corcos, le grand statuaire Origo, le comte Gioia, préfet aussi aimable que compétent, à qui la petite colonie française a remis, l'autre jour, la somme de 1.345 francs, total de sa souscription en faveur des victimes des tremblements de terre.

M. Paul Bourget part demain soir pour Rome.

Souka.

Figaro en Belgique

L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE

Notre ministre des sciences et des arts, le baron Descamps, projette une innovation à l'occasion des réformes qu'envisage la mort du grand musicien belge. L'enseignement de M. Edgard Tintin, comme directeur du Conservatoire, s'inspirent de l'exemple du Conservatoire de Paris, il veut instituer en notre établissement d'enseignement lyrique, une chaire d'histoire de la musique destinée à montrer aux élèves les racines par lesquelles leur art tient au passé le plus lointain et les traditions de la civilisation.

Parmi les candidatures les plus approuvées à cette chaire, on cite celle de M. Fierens-Gevaert, le gendre de l'ancien et illustre directeur. — G. H.

Figaro à Londres

UNE ESCADRE MONSTRE

Londres, 15 février.

L'Amirauté annonce un nouveau groupement des forces navales comprenant quatre divisions formées des plus forts cuirassés de l'ancienne escadre de la Manche et dont l'amiral May aura le commandement suprême. Cette flotte formidable, appelée flotte complète, comprendra, quand elle sera au complet, 250 navires de guerre, mettra en jeu 124 batteries à feu de 12 pouces et 240 variant de 9 pouces, 2 à 6 pouces.

LORD CHARLES BEREFOORD

Londres, 15 février.

Décidément, lord Charles Bereford prend sa retraite et, le 24 mars prochain, il amènera son pavillon de commandant en chef de la «*Channel Fleet*». La nouvelle est officielle. Lord Charles Bereford, le plus populaire des marins anglais, a refusé avec une amabilité accoutumée de répondre aux questions précises des interviewers, mais son sourire malicieux, certaines poses et certains silences, nous ont permis de saisir l'essentiel. Lord Charles Bereford a été tour à tour marin, député, puis marin; et il serait bien étonné qu'il ne rentrât pas bientôt à la Chambre des Communes pour défendre la cause de ce qu'on appelle l'«*efficiency*» de la flotte. Déjà les conservateurs agitent et les interpellations sur le départ prématuré de lord Charles Bereford de manœuvres pas des rentrées du Parlement.

L'ANGLETERRE ET LE SIAM

Londres, 15 février.

D'après l'*«Evening Standard»* un traité serait sur le point d'être signé entre l'Angleterre et le Siam qui aurait consenti, après des négociations prolongées, à céder au gouvernement britannique Trengganu, Kelantan, Kedah et Rahman, soit environ 15.000 milles carrés qui seront incorporés aux *Federated Malay States*. L'Angleterre signerait l'exemple de la France et abandonnerait au Siam certains droits d'exterritorialité.

Les nouveaux territoires sont, paraît-il, riches en ressources minières.

UNE MISSION CHINOISE

Londres, 15 février.

Tang-Chao-Yi, le haut commissaire impérial envoyé en mission par le gouvernement chinois quittera l'Angleterre mercredi matin pour continuer son enquête économique et financière à Paris. La durée du séjour en France de la mission dont Tang-Chao-Yi est le chef n'est pas encore fixée, mais aussitôt que la mission arrivera à Paris, elle enverra plusieurs de ses membres à Bruxelles et Berlin pour commencer l'enquête avant l'arrivée du haut commissaire dans ces villes.

LA COUR ET LA VILLE

Le Roi qui samedi paraissait un peu souffrant, est remis des fatigues de son voyage, et, d'après les dernières nouvelles, son état est très satisfaisant.

Le Roi a présidé ce matin une séance du Conseil privé et a approuvé le discours du Trône qu'il lira demain au Parlement.

M. Balfour, retour de Biarritz, où il s'est remis complètement de son refroidissement, a donné ce soir aux principaux membres du parti conservateur, le dîner d'usage à la Ville de la rentrée du Parlement.

Le marquis de Ripon est très souffrant; il a l'influenza, ce qui, en raison de son âge avancé, inquiète son entourage.

Les sens-travail ont tenu à faire une petite manifestation à la veille de la rentrée du Parlement; ils se sont réunis cet après-midi sur l'Embankment et, au nombre de plusieurs milliers, ont traversé le West-End, se rendant en bel ordre à Hyde Park, où une distribution de nourriture leur fut faite par les soins d'un restaurant populaire bien connu. Comme toujours, abondance de bandières rouges proclamant les vertus du socialisme, demandant le droit au travail et disant son groupe au gouvernement libéral.

En tête d'un groupe de manifestants était porté un fort beau squelette en plâtre, symbole de la misère des «*unemployed*». Aucun incident à signaler; tout s'est passé le plus paisiblement du monde.

Une exposition. M. Pierre Bracquemond expose à la Me Lezan gallery, dans le Haymarket, une vingtaine de toiles, pour la plupart des intérieurs d'églises, de palais, ou d'appartements, qui sont un véritable enchantement.

Je note particulièrement l'*Intérieur de la Sainte-Chapelle*, chef-d'œuvre de coloris, évocation magique de ces vitraux tout à la fois sombres et lumineux, qui sont la parure la plus délicate de nos vieilles cathédrales françaises.

Mais pour être juste, il faudrait tout louer: l'*Intérieur chez le graveur Bracquemond* n'est égalé que par le *Grenier d'Edmond de Guinecourt*, et la *Salle des pierres dures chez Mue*.

Langueil est un véritable tour de force, etc. Parmi les nombreux visiteurs qui remplissaient la galerie Me Lean, le jour de l'ouverture, reconnu: M. Paul Cambon, ambassadeur de France; M. de Fleurbaey, premier secrétaire de l'ambassade; la baronne Percy de Worms; lady Jones; Mrs Churchill, M. A.-J. Renshaw, Mrs Turlow, l'hon. Mrs Alfred Lyttelton, Mrs Emile Mond, major Tredgold, Mrs Ernest Humphrey, MM. K. Onslow, H. Darrell, Browne, J.-Laird, etc. — J. COUDRIER.

LA CHAMBRE

LE COMPLÉMENTAIRE

Lundi 15 février.

La commission et le ministre ont décidé d'adopter un système ingénieux qui leur permet de repousser les amendements tout en ayant l'air de les adopter. Ils en croient avoir satisfaction alors que la commission et le ministre se sont tout simplement moqués de lui. Ce truc lui réussit à chaque coup.

C'est ainsi que dans la séance d'aujourd'hui, présidée par M. Etienne, il ont traité un amendement de M. de Gailhard-Bancel, qui avait été précédemment pris en considération par la Chambre. Seulement le piège commence à s'éventer, et malgré l'intervention du ministre, du rapporteur et du ravageur Pelletan — on ne permettra de ne plus jamais l'appeler autrement — il a fallu pointer pour obtenir une solution définitive. Naturellement elle a été contraire à la plus élémentaire liberté.

On s'est disputé ensuite pendant une heure et demie sur l'article 88 qui donne des droits véritablement scandaleux à tous les fonctionnaires de l'enregistrement contre tous les officiers publics, sauf les notaires. Et encore les notaires avaient-ils été tout d'abord mis dans le sac comme les autres. On les en a retirés en rochignant; mais le texte demeure si obscur que la rédaction actuelle, tous les assujettis à l'impôt sur le revenu sont soumis à l'inquisition des agents du fisc.

M. Jules Roche en a fait l'observation, accompagnée d'un amendement, et le débat s'est éternisé entre une demi-douzaine d'orateurs, qui pour, qui contre.

La chose manquait tellement de gaieté que, voyant l'auditoire avaler sa langue, M. Caillaux, qui cependant ne peut point passer pour un financier folâtre, a compris la nécessité de tout sauver par un calembour. Il a proposé une rédaction un peu moins coercitive, en déclarant qu'elle était claire comme de l'eau de Roche.

La Chambre s'est esclaffée et elle a voté. M. Jules Roche lui-même a paru satisfait. Il faut dire toutefois que ce succès revient à M. Bertrand (de la Marne), qui est parvenu à cristalliser encore l'eau claire de M. Caillaux.

Alors on est arrivé à ces deux redoutables articles 89 et 90, qui sont la boucle du collier de force. M. Magnaudé a demandé qu'on les réservât jusqu'après le vote des articles 6 et 65, qui concernent les taxes; mais, suivant sa tactique habituelle, le rapporteur a affirmé que cela n'avait pas de rapport et la Chambre s'est empressée de passer outre, au moins pour l'article 89 relatif aux grands magasins.

M. Théodore Reinach a trouvé l'occasion d'ajouter un excellent discours à tant d'autres qu'il a déjà prononcés.

M. Théodore Reinach. — Le gouvernement et la commission ont voulu jusqu'ici atteindre les bénéfices réels, les revenus exacts des contribuables. Ils ont écarté le système des signes extérieurs.

Aujourd'hui, que demande-t-on? De recourir à un signe extérieur, le chiffre des affaires, qui est de tous les signes extérieurs le plus mauvais et le plus décevant. (Très bien! très bien! sur divers bancs.)

Le bénéfice réalisé par un commerçant n'est pas en proportion constante du chiffre de ses affaires. L'article tel qu'il est rédigé, risque de créer un impôt très disproportionné et de frapper des revenus imaginaires. L'Etat n'a pas à s'introduire dans la marche économique de la nation et à décider si tels intermédiaires doivent ou non être supprimés. L'impôt qu'on a voté en 1893, et qu'on veut maintenant porter en réalité sur les consommateurs. Cette inégalité, inscrite dans la loi, doit être justifiée ou disparaître. (Très bien! très bien!)

Et ici l'orateur rencontre la plus nette et la plus heureuse des formules: «*L'Etat ne peut pas être le handicapé des commerçants*».

M. Georges Berry estime au contraire que l'Etat a eu raison de se poser en handicapé. Ses intentions sont pures, il croit défendre les petits commerçants. Mais M. Magnaudé est d'un avis contraire et demande carrément la suppression de l'article 89.

A tous ces arguments, le rapporteur n'oppose qu'une objection: La commission s'est trouvée en présence d'une situation de fait, injuste en réalité, mais excellente pour le fisc; elle l'a respectée.

Le ministre reconnaît que la situation est très difficile. Il parle de taxes compensatrices, il fait valoir le prestige des grands magasins. Enfin il demande respectueusement le maintien de l'impôt. Rassurez-vous, l'impôt.

On s'occupe ensuite des épiceries de demi-gros et de détail; mais leurs défenseurs sont en minorité et après quelques autres chicanes sans importance, ce douloureux article 89 est adopté par 400 voix contre 3.

Il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Pas-Perdus.

Autour de la politique

Le retour de M. Légiimus

M. Légiimus, député de la Guadeloupe, est revenu prendre sa place à la Chambre. On l'avait entrevu deux ou trois fois au début de cette législature, il y a par conséquent trois ans, et son souvenir était demeuré assez vague dans les esprits parlementaires.

On s'est montré fort satisfait de revoir ce personnage éminemment que les revues de la justice coloniale font l'objet des commentaires de la presse.

M. Légiimus a fait hier son entrée dans la salle des pas perdus sur le coup de trois heures et demie. Il était accompagné de M. Duquesnay, député de la Martinique, qui le chaperonne. M. Légiimus est naturellement du plus beau noir, petit mais râblé, l'air intelligent. Il s'exprime purement en français, tandis que M. Duquesnay qui l'accompagne parle avec un accent anglais assez prononcé.

Le député de la Guadeloupe a été aussitôt entouré et un groupe compact s'est formé autour de lui.

Sans grands éclats de voix, avec une simplicité qui lui a valu des sympathies, M. Légiimus a rappelé son affaire, contestée les accusations dont il est l'objet et déclaré avoir la plus grande netteté qu'il avait l'intention de se défendre et d'opposer aux affirmations de ses ennemis des documents irréfutables.

On sait que M. Légiimus est accusé de malversations et poursuivi par le Parquet de la colonie, que son accusateur est M. Gerault-Richard et qu'une commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites s'est déjà prononcée contre le député de la Guadeloupe, mais sans l'avoir entendu.

Je ferai justice des calomnies dirigées contre moi, déclare M. Légiimus. Je prouverai que je n'ai jamais dilapidé les deniers publics, je démontrerai que je suis la victime de haines politiques servies par une magistrature complaisante, et j'établirai, preuves en main, mon innocence. Je ferai mieux: en précisant certaines responsabilités, je suis certain que ce n'est pas contre moi que les poursuites seront exercées, mais contre celui qui me poursuit de son inimitié.

M. Légiimus, qui s'est un peu exalté en parlant, reprend son calme, sermo les mains tendues et, toujours enlaçé par M. Duquesnay, pénètre dans les couloirs intérieurs et dans la salle des séances, où il prend place...

A qui donnera-t-il la préférence? La commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites entend demain M. Légiimus.

Le déballage va commencer.

La délégation des gauches et le gouvernement

Les représentants de la délégation des gauches, MM. Siegfried, Dubief, etc., ont hier matin par M. Clemenceau auquel ils venaient demander de hâter la discussion devant le Sénat de la loi sur les ouvriers et employés des chemins de fer, et devant la Chambre, des questions du statut des fonctionnaires et de la réforme électorale.

Le président du conseil a répondu sur les trois questions.

En ce qui concerne la question des ouvriers des chemins de fer, le gouvernement fera connaître ses conclusions à la commission sénatoriale sous peu de jours.

Le conseil des ministres doit, en effet, arrêter aujourd'hui ses résolutions à cet égard.

En ce qui touche la réforme électorale, le gouvernement fera connaître son avis à la commission de la Chambre dans une quinzaine de jours.

Quant à la question du statut des fonctionnaires, le gouvernement considère qu'il est impossible d'édicter une règle uniforme pour toutes les administrations, et que dès lors cette question ne peut être mise en discussion aussi promptement que le désirerait la délégation.

Auguste Avril.

NOTES D'UN PARISIEN

MYSTÈRE

C'est très ennuyeux. Personne ne veut m'expliquer le cas de M. Légiimus. Pourquoi nous avait-il quittés? Pourquoi nous revient-il? Des que je le cherche à m'instruire, les plus compétents se débattent... On ne me répond pas. On rit!

Du diable, par exemple, si je puis comprendre pourquoi. Mais je n'en suis nullement étonné. C'est si mystérieux et si déconcertant, le rire. M. Légiimus tient en ce moment la vedette... voilà.

Le représentant de la Guadeloupe habite dans la brousse, comme c'est drôle! Il prend le bateau, effet comique... Il débarque, c'est impayable. Il entre au Palais-Bourbon, et s'installe à son pupitre: c'est du délire. Et lui-même, je pense, a peine à tenir son sérieux, lorsqu'il s'aperçoit que ses collègues, par une délicate allusion à son retour, discutent l'impôt sur le revenu!

Heureux Légiimus! ses aventures invitent à la facétie, son teint suggère le calembour. Qu'a-t-il fait au juste, là-bas, dans sa colonie? C'est le cadet de nos soucis. S'il y a commis de noirs méfaits, tout le monde lui découvre aisément des excuses. S'il doit par hasard se montrer blanc comme neige, c'est si imprévu que chacun s'en réjouit d'avance. Pour un autre, on se ficherait tout rouge. Mais lui, il a le don de chasser les idées sombres.

Pourquoi cet homme-là fait-il rire? Est-ce un député, ou si c'est un compère de revue?

D.

UN CRITÉRIUM

La Compagnie d'Assurances générales sur la Vie (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), la plus ancienne des Compagnies françaises, paye annuellement plus de 48 millions d'arrérages, toutes à elle seule à peu près autant que toutes les Compagnies françaises réunies; son fonds de garantie est de 855 millions (c'est-à-dire réalisé) et dépasse de 250 millions celui de toute autre Compagnie française.

Envoi gratuit de notices et tarifs sur demande adressée au siège social de la Compagnie, 87, rue de Richelieu.

A LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Le prochain dîner, qui aura lieu le lundi 8 mars, promet d'être particulièrement brillant, car c'est M. Raymond Poincaré, qui a bien voulu en accepter la présidence.

La Société est en ce moment dans une bonne passe, car deux nouveaux prix viennent d'être fondés et mis à sa disposition par deux de ses membres, MM. Jacques Normand et Paul Robiquet.

Le premier, d'une valeur de 800 francs, sera, suivant la volonté du donateur, Jacques Normand, attribué, par un jury formé du président, des deux vice-présidents et du délégué de la Société, à tout poète, homme ou femme, faisant partie ou non de la Société, non encore édité, auteur d'une œuvre d'au moins quinze vers, et qui sera signalée d'une façon quelconque à l'examen des commissaires avant le 15 juin de chaque année.

Ce prix remplacera le prix Sully-Prudhomme qui n'est plus distribué par le comité de la Société des Gens de Lettres, mais par une commission de quatre personnes nouvellement désignées par l'académicien défunt dans son testament.

L'autre prix, d'une valeur de 500 francs, fondé par M. Paul Robiquet, aura un caractère purement littéraire. Selon les indications du donateur, il sera réservé aux sociétés dont les œuvres ne paraîtront pas susceptibles de procurer à leurs auteurs de gros bénéfices pécuniaires; et seront inspirées par l'unique

désir de répandre des idées originales ou utiles, de faire progresser la science humaine, d'exercer l'apostolat du vrai, du beau et du bien.

G. D.

DANS LA MARINE

Les tirs réels sur le «*Léna*»
On télégraphie de Toulon :

Le port vient d'être informé que les tirs sur le *Léna* auraient lieu en deux séries, le 15 avril et le 15 juin, auxquels seraient effectués par les batteries de la côte à des distances très différentes.

L'Institut démocratique

Hier, M. Michel Pons a commencé ses visites académiques. M. Michel Pons est un restaurateur-poète qui a posé sa candidature au fauteuil de François Coppée, dans la double intention de rendre au poète des *Humbles* un hommage particulièrement heureux et de «*faire pénétrer à cette heure d'épanouissement démocratique un enfant du peuple dans le sanctuaire intellectuel*».

Dans sa lettre de candidature ouverte à l'Académie française, M. Michel Pons s'explique longuement. Parce que «*les Pandés*», les *«Humbles»*, ont été oubliés, Thibaut Tenille aux colonnes d'or de Sion sont encore tout imprégnés de la sueur du peuple» et parce que Napoléon n'a gagné beaucoup de batailles qu'avec la collaboration de ses soldats, M. Michel Pons estime que «*l'élément plébéien doit devenir le collaborateur direct des savants*».

A l'appui de son opinion, il donne la liste de ses ouvrages: *«L'Esclavage, tragédie»*; *«Notice sur le Midi, histoire»*; *«Premiers Récits et Fleurs de l'âme, poésies»*. Et, avec autant d'ingénuité touchante que d'expérience des coutumes académiques, M. Michel Pons ajoute à sa lettre de candidature: «*un éloquent plaidoyer que mon vieil ami André Javay a bien voulu m'envoyer à titre d'encouragement*».

Le parrain de M. Michel Pons est le dernier des naturalistes. Il développe les idées de son fils: «*Un entrepreneur qui élève un somptueux édifice est un supérieur à un particulier qui construit une cabane*». Le singe est-il moins intelligent que l'éléphant? Pourquoi n'admettrait-on pas l'homme du peuple à l'Institut?

Et il conclut: «*Il ne s'agit pas de donner aux humbles la place prépondérante; un ou deux fauteuils réservés à l'élite des masses populaires constitueraient déjà une grande satisfaction*».

En songeant à la valeur et au nombre des candidats qui ont posé leur candidature au siège vacant de François Coppée, on peut douter, peut-être, du succès immédiat de M. Michel Pons. Mais s'il consent à chercher dans la politique un dédommagement, on peut l'assurer d'une rapide et grande fortune à l'autre coin du quel de la Seine.

L. C.

JOURNAUX ET REVUES

Socialistes et socialistes

Il y a des socialistes qui sont très mécontents de l'élection de Grenelle: les socialistes unifiés. Mais il y a des socialistes qui en sont enchantés: les socialistes indépendants. En effet, on croirait, si on était simple de cœur, que les socialistes unifiés composent tout le socialisme... Pas du tout! A côté des socialistes unifiés, on connaît encore un groupe de socialistes indépendants.

Pareillement, il y eut jadis l'*Univers*. C'était vaste déjà, et quasi total. Mais une fusion nous donna l'*Univers* et le *Monde réunis*. Après quoi, il n'y a rien...

Aussi, les socialistes unifiés détestent l'élection de l'indépendant citoyen Delpech. Election de ballottage. Au premier tour, le citoyen dépendant Aubriot avait eu plus de voix que le citoyen Delpech. Que s'est-il passé?... C'est la question qu'étudie, dans l'*Humanité*, le citoyen Louis Dubreuilh.

Et tout de suite, il pose ce principe avantagiste: certaines défaites valent «*presque*» des victoires...

Oui, presque!... Et tout est là. C'est dans ce «*presque*» que se cachent ceux qui tiennent le défilé des unifiés.

Pourquoi l'échec des unifiés à Grenelle serait-il considéré comme une victoire? Parce que le citoyen Aubriot ne fut battu qu'à trente voix. Trente voix, ce n'est pas beaucoup; mais enfin, ces trente voix suffisent pour assurer le succès du citoyen Delpech et la défaite de son adversaire, défait qui, somme toute, n'est pas une victoire.

Secondement, pour être élu, le citoyen Delpech a dû prendre le nom de socialiste. Cela prouve que l'étiquette est bonne. Oui!... Mais, en fin de compte, les unifiés considèrent-ils les socialistes indépendants comme des amis ou comme des ennemis?... Comme des ennemis!...

Alors, ils ont été battus à Grenelle! Et leur échec n'est pas une victoire.

Troisièmement, les voix qui ont fait triompher le citoyen Delpech ne sont pas toutes socialistes. Cela résulte d'ingénieux calculs, où le citoyen Dubreuilh réussit selon son désir. Il y a, parmi les électeurs du citoyen Delpech, de réels réactionnaires... Admettons-le.

Qu'est-ce que cela prouve?... Cela prouve que cette élection n'est pas fausement socialiste et qu'on badine quand on prétend qu'elle est, pour les unifiés, une sorte de victoire. En outre, si des voix de bien diverse origine se sont groupées sur le nom du citoyen Delpech, il est probable qu'elles n'étaient pas toutes positivement destinées au citoyen Delpech, lequel ne doit pas être le révélateur des réactions réactionnaires. Mais elles se sont négativement groupées sur le nom d'un adversaire, et ce peu fort des socialistes unifiés. De sorte qu'il y eut à Grenelle une majorité véritable pour détester les socialistes unifiés et pour désirer n'importe quoi plutôt qu'eux. Ce n'est tout de même pas cela qu'on peut appeler une victoire, ni seulement une demi-victoire des collectivistes!...

André Beaumier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

La *Petite République*: A propos de l'élection de dimanche dans le quinzième arrondissement où le socialiste unifié fut battu :

A force de faire la guerre à tout le monde et d'injurier tout le monde, les unifiés se sont trouvés seuls. Qu'ils se plaignent, c'est bien naturel, mais ils n'ont guère qualité pour le faire. Il ne faut pas oublier que si leur candidat était arrivé derrière M. Delpech, les unifiés au-

raient maintenu leur candidat contre lui en invoquant le fait que la décision de congrès qui leur enjoignait de voter pour n'importe quel candidat pour un socialiste indépendant. Ils se plaignent, en somme, que M. Delpech leur ait fait ce qu'ils auraient bien voulu lui faire, et ils auraient en ce cas trouvé excellents toutes les voix qui se seraient groupées sur leur candidat. Toujours la paille et la poutre.

ECHOS & NOUVELLES

Le Petit Journal :

De Nancy.

Les deux jeunes filles qui avaient été enlevées, sont rentrées chez leurs parents.

Le père d'une des jeunes filles les a retrouvées à Bordeaux.

Les avoirs ont été lancés d'importance il leur fit prendre le train avec lui, et dimanche soir, elles rentraient à Nancy.

Quand à leurs galants cavaliers, ils erraient actuellement sur les bords de la Gironde.

Le Journal :

De Nice.

On n'avait pas encore réussi à trouver les assassins de la veuve Giraud, assaillie par des malfaiteurs et étranglée. Edmond Thibaut, Charles Baugier, Armand Schiller, Victor Simond, Gustave Geoffroy, Eugène Pourcet, Gustave Rivet, Henri Nadal.

Les bonnes tables. — Il n'y en a pas une sans l'«*Amis du Mono*» ; cette liqueur réputée comme «*première marque d'Espagne*» est, pour tous les gourmets, la meilleure des liqueurs d'Amis.

Contre l'alcoolisme. — La Ligue nationale contre l'alcoolisme vient d'instituer une série de conférences publiques et gratuites, destinées aux personnes désireuses de participer à la propagande de l'œuvre.

La première de ces conférences sera faite jeudi soir, au siège de la Société, par M. Cheysson, de l'Institut, sur «*la question de l'alcoolisme envisagée au point de vue social*».

Le jeudi suivant, à la Faculté de droit, M. le professeur Garçon fera une conférence sur «*l'alcoolisme envisagé dans ses rapports avec la criminalité*».

D'autres conférences suivront, du mois de mars au mois de mai. Les orateurs désignés traiteront la même question, successivement envisagée au point de vue législatif, moral, industriel, éducatif, médical et militaire.

Ces réunions se tiendront 50, rue des Ecoles, au siège social de la Ligue.

Paris-Bordeaux. — Nous avons annoncé que les Compagnies d'Orléans et du Midi, d'accord avec la Compagnie des Wagons-Lits, mettaient en marche deux nouveaux services de wagons-lits, l'un de Paris à Bordeaux et l'autre de Bordeaux à Paris.

Nous avons dit que ces voitures, d'un modèle absolument nouveau, comportaient des compartiments de salons-lits à trois places, avec cabinet de toilette et water-closet particulier; des sleeping à deux lits, du type ordinaire et des compartiments couchettes.

C'est avec plaisir que nous enregistrons, aujourd'hui, l'accueil favorable fait par les voyageurs à ce nouveau service, dont nous croyons intéressant de donner ici l'horaire :

Aller: Paris-Orsay (départ), 7 h. 40 du soir; Bordeaux (arrivée), 3 h. 16 du matin; Paris (départ), 7 h. 54 du matin; Paris-Orsay (départ), 10 h. 22 du soir; Bordeaux-Saint-Jean (arrivée), 7 h. 3 du matin.

